



Fabien Mérelle,

corps-à-corps avec la nature

Vêtu de son éternel pyjama, il n'a de cesse de se représenter, seul ou en famille, sinon de représenter les membres de celle-ci, dans des saynètes improbables dont il laisse le regardeur imaginer le contexte narratif. Qu'il dessine sur une feuille de papier, un morceau de pierre, voire un de ses propres dessins d'enfant, Fabien Mérelle constitue une œuvre qui balance entre absurde, prise de conscience environnementale et réflexion sur la fragilité de la condition humaine. Les images qu'il s'invente et la façon dont elles adviennent procèdent d'un regard sur le monde qui va de l'intime à l'universel. D'une absolue singularité, sa démarche nous invite au dessillement, sans jamais se priver ni d'humour, ni de poésie.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PIGUET

PHILIPPE PIGUET Vos dessins de ces dernières années montreraient à voir des scènes et des gestes de la vie courante, s'ils n'étaient le vecteur de dérives incongrues ou fantaisistes. Quel est donc votre propos ?

FABIEN MÉRELLE J'avais envie de faire une série de dessins sur différentes situations plus ou moins banales, comme quand on tombe, par exemple. À ceci près toutefois que je voulais m'appuyer sur une véritable expérience de la chute, donc me laisser tomber volontairement et fixer cet instant par la photographie pour m'en servir comme image de référence. Auparavant, je réalisais plutôt des collages, des montages photo mais, depuis quelque temps, je recours au dessin.

À quoi tient donc cette façon d'opérer : du mode de l'action ? de la performance ?

En fait, tous mes dessins procèdent de l'idée de jeu. D'un jeu que je me donne à faire, que j'invente et dont je suis l'un des personnages, sollicitant volontiers les membres de ma famille pour y participer. Ce sont toujours des situations réelles que j'expérimente personnellement. Je ne prépare rien, tout s'effectue dans une temporalité très rapide. Par la suite, cela me permet d'en exprimer plus justement le vécu, le senti, la sensation.

Chacun de vos dessins relève d'un travail de composition éminemment élaboré qui accorde une place importante au paysage dans lequel ces actions sont réalisées. Quelle en est la genèse ?

Le travail de composition est fait à l'ordinateur à partir du réservoir d'images photographiques que je me suis constitué. C'est un travail de longue haleine pour parvenir à un équilibre qui soit le plus juste possible entre le contexte naturel, la posture du ou des personnages, leur placement dans l'image, etc. tout en m'appliquant à une grande économie de moyens. Quant au contexte naturel, il est le plus souvent celui d'une géographie qui m'est familière, les bords de la Loire ou l'île d'Oléron. Celle-ci offre notamment à voir des paysages complètement sauvages dus à l'implantation de forêts de pins que les embruns transforment en d'étranges constructions. Cela excite mon imaginaire, aussi je m'y promène longuement, sans préalable, en quête de formes qui deviennent dès lors autant de prétextes à de futurs dessins.

Cézanne disait : « Le paysage se pense en moi et je suis sa conscience. » À considérer vos dessins, le sentiment est que vous, vous cherchez davantage à le vivre qu'à le penser.

Depuis quelques années, en effet, je suis surtout préoccupé à concevoir des images dans lesquelles mon corps fait corps avec la nature. Parfois même, j'en arrive à m'imaginer que je deviens arbre, que je me confonds aux éléments du décor naturel. J'éprouve comme un besoin absolu de vivre ce rapport direct au paysage, de

m'y immiscer, bref d'en faire pleinement partie. Je suis de plus en plus préoccupé par la question de l'abri, d'où l'importance que prend dans mon travail le motif de la cabane, jusqu'à l'envisager même comme une installation.

À quoi cela correspond-il ?

J'appartiens à une génération qui se trouve pour la première fois confrontée à la question primordiale de la survie de la planète. À laquelle on ne cesse de répéter que le monde va bientôt exploser et que l'on culpabilise de cet état de fait. Si toute cette beauté naturelle est vraiment appelée à disparaître, alors il faut réagir et j'ai pour idée qu'il y a encore moyen de faire corps avec la nature. La cabane devient dès lors une figure symbolique de l'idée de résistance, de refuge, par rapport aux débords incontrôlés de notre société.

Le paradoxe est que tout ce que vous dessinez, que ce soit sur papier ou sur des éclats de pierre, voire que vous constituez sous forme d'installation, s'offre à voir dans une extrême fragilité. Vous y employez des matériaux pauvres, des fragments, bref toute une matérialité qui réfère à l'idée d'instabilité, d'écroulement...

Il m'importe précisément de mettre en exergue cet aspect-là de la nature. Sa fragilité, son délitement, au bord d'une disparition. Je compose comme je peux avec des éléments pauvres, morcelés, glanés ici et là, pour tenter d'échafauder des constructions qui sont branlantes mais qui sont d'autant plus porteuses d'espoir. Les oiseaux qui font leur nid font pareillement, à grand renfort de brindilles et de toutes sortes de déchets naturels.

Où votre démarche trouve sa singularité esthétique, c'est dans le recours à l'absurde, lequel engendre une dimension mi-comique, mi-tragique des situations que vous imaginez et qui instruisent les termes d'une réflexion sur les rapports entre l'homme et la nature. Comment expliquez-vous une telle corrélation ?

J'adore le cinéma burlesque du début du XX^e siècle, tout particulièrement pour la part qu'il accorde à l'idée d'effort vain. Rien ne m'intéresse plus que cette façon de raconter une histoire en la remettant sans cesse à l'ouvrage, comme s'il était impossible d'arriver au bout. Buster Keaton et Charlie Chaplin se sont montrés maîtres en la matière. Les situations où ils se mettent en scène tournent en boucle : ils tombent, ils se relèvent, ils tombent à nouveau, ils se relèvent encore... ainsi de suite, quasiment sans fin.

« De la mécanique plaquée sur du vivant », note Henri Bergson dans son analyse sur *Le Rire. Essai sur la signification du comique*. Prendriez-vous à votre compte sa formule ?

Absolument. Lorsque je dis à mes enfants : « On se met en pyjama, on va trouver un bateau », que je les laisse faire ce qu'ils veulent et que je m'adapterai à leur définition des choses, ils savent très bien que cela donnera naissance à un dessin. Que ma démarche est une manière de réenchanter le monde à travers l'idée absurde de ma proposition.

À ce propos, pourquoi vous représentez-vous toujours dans cette curieuse tenue de pyjama ?

À l'époque où je suis entré à l'École des Beaux-Arts, je souhaitais m'inscrire à l'atelier d'un professeur qui n'avait plus de place. Comme il m'a tout de même proposé de me prendre sous son aile, je me suis retrouvé à travailler chez moi, dans mon salon. Comme c'était surtout le soir ou pendant la nuit, je n'avais pas d'autre modèle que moi-même à me mettre sous la main. Le premier



Surf.
2007, encre sur papier,
28,2 x 21 cm.



dessin que j'ai fait, je me suis représenté sur ma planche à repasser qui était juste à côté de mon bureau et je me suis retrouvé en train de surfer dessus, en pyjama. J'ai tout de suite mesuré que ce type de situation me permettait d'instruire le fait que j'étais entre rêve et réalité...

... Et qu'il vous conduisait à vous raconter vous-même. Votre démarche en appelle essentiellement au mode de l'autobiographie.

Le fait de porter un pyjama renvoyant à cette terrible histoire des camps charge de plus mon travail d'une dimension totalement cauchemardesque, d'autant plus que ma femme est d'origine juive. Mais, par ailleurs, cela me permet d'affirmer que

je suis foncièrement un artiste d'intérieur. Le pyjama, c'est vraiment un costume d'intérieur et ce que je décris, c'est une sorte de chronique du quotidien. Je me prends ainsi moi-même comme sujet d'étude, tout en y mettant la distance nécessaire et en jouant avec le côté burlesque. On est forcément ridicule en pyjama et cela me permet donc de gagner cette dimension comique.

Ce qui n'est pas forcément toujours le cas : Matisse a par exemple brossé une magnifique scène matinale sur le thème de *La Conversation* (1908-1912) où l'on voit un couple, lui debout en pyjama rayé, elle assise en robe de chambre verte, qui est un chef-d'œuvre de gravité, proche de la figure d'une Annonciation.

Justement, une scène d'intérieur qui en dit long de l'expression d'une intériorité. L'emploi de ce type de vêtement sous-tend aussi cette possibilité-là puisqu'il s'agit ici d'un « costume » qui renvoie à un moment privé du quotidien.

Soleil vert.
1988-2018, encre et aquarelle
sur papier, 30 x 40 cm.

Pensons aussi à Balzac qui travaillait chaque matin, debout à son pupitre, habillé d'une simple robe de chambre.

Pour ma part, être en pyjama, cela suggère aussi le lieu où je fais l'œuvre, c'est-à-dire l'espace intime où je travaille et que le dessin exige le plus souvent. À savoir, la partie aménagée en atelier des combles de la maison où j'habite, un espace relativement restreint qui favorise par ailleurs le silence et la concentration. Au travail, j'ai besoin d'un espace confiné.

D'autant que votre dessin est très précis, voire laborieux.

De fait, je ne suis pas dans la gestualité mais dans le minimalisme. Je prends soin de ne jamais charger l'image et d'évacuer tout ce qui ne serait que superflu, en jouant beaucoup sur la réserve du papier. Ainsi, du fait de leur éclatement et du poli de la surface travaillée, les dessins sur pierre supposent virtuellement une surface plus grande que ce qu'ils montrent en réalité.

Ces dessins sur pierre semblent condenser finalement l'essentiel de votre propos dans cette histoire de rapport à la nature et de souci d'images tout à la fois familiales et universelles. Comment le recours à ce matériau est-il advenu ?

Le fait d'investir la pierre procède de l'envie d'utiliser les matériaux qui sont les témoins de ma vie, ici, au quotidien, dans ce voisinage

Vue de l'exposition de Fabien Mérelle, *Abri, pierre, bois, encre, papier*, CCC OD, Tours, 2019.
Le Printemps, 2019, abri en bois flottés, trouvé sur les rives de la Loire et dessin *Le Printemps*, 2017, encre et aquarelle sur papier, 40 x 30 cm.





de la Loire où je les récupère lors de mes promenades. Quand je dis « témoins », j'entends le mot comme l'emploient les archéologues, c'est-à-dire que je les appréhende non seulement chargées de leur propre mémoire mais aussi, à travers les dessins que j'y fais surgir, de mon vécu. Je les biseaute et les polis pour qu'elles soient comme des miroirs, à même de capter

les instantanés de ma vie. En fait, on en revient à cette idée duelle de faire corps avec la nature et d'être l'expression d'une forme de vanité. Non sans humour, cela va de soi. ■

Tenir.
2019, encre et aquarelle
sur papier, 21 x 28,2 cm.

Fabien Méréle en quelques dates

Né en 1981 à Fontenay-aux-Roses. Vit et travaille à Tours.
Représenté par les galeries Praz-Delavallade, Paris / Los Angeles, Edouard Malingue, Hong Kong / Shangai, Wilde, Genève, Michel Soskine, Madrid, Hadrien de Montferrand, Pékin / Londres et Keteleer, Anvers.

Expositions personnelles et collectives (sélection depuis 2018)

- 2019** | Edouard Malingue Gallery, Hong Kong
 - | *Voies de têtes*, galerie Keteleer, Anvers
 - | *Abri, pierre, bois, encre, papier*, CCC OD, Tours
 - | *Aux sources des années 1980* (cur. : Amélie Adamo), Musée de l'Abbaye Sainte-Croix, Sables-d'Olonne
 - | *Hommage à Léonard et à la Renaissance*, Château du Rivau, Léméré
- 2018** | *Traversé(e)*, galerie Praz-Delavallade, Paris
 - | *Un été au Havre*, Le Havre
 - | *Formes d'Histoires*, Les Tanneries, Amilly.